Dessiner d'après la bosse à Lyon

Aperçu des tirages en plâtre ayant servi à l'enseignement du dessin à Lyon du XVIII^e siècle à nos jours

Drawing from plaster casts in Lyon. A preview of the plaster casts that were used to teach drawing in Lyon from the 18th century to our times

Sarah Betite

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/28732>

DOI : [10.4000/insitu.28732](https://doi.org/10.4000/insitu.28732)

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Sarah Betite, « Dessiner d'après la bosse à Lyon », *In Situ* [En ligne], 43 | 2021, mis en ligne le 18 janvier 2021, consulté le 18 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/28732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.28732>

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2021.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dessiner d'après la bosse à Lyon

Aperçu des tirages en plâtre ayant servi à l'enseignement du dessin à Lyon du XVIII^e siècle à nos jours

Drawing from plaster casts in Lyon. A preview of the plaster casts that were used to teach drawing in Lyon from the 18th century to our times

Sarah Betite

L'enseignement du dessin à Lyon se structure au milieu du XVIII^e siècle avec la création d'une École gratuite de dessin, dont la forme ne cesse d'évoluer au XIX^e siècle au gré des changements politiques et économiques nationaux, et des besoins locaux. L'enseignement pédagogique du dessin n'évolue guère jusqu'au milieu du XX^e siècle. Il repose sur le modèle académique parisien, faisant une large part à la pratique de la copie d'après le dessin ou la gravure, la « bosse » puis le modèle vivant.

La bosse, ou ronde-bosse, comprend l'ensemble des figures en relief utilisées dans les ateliers pour l'apprentissage du dessin. Ce sont des tirages en plâtre obtenus à partir des moules pris sur les statues originales. Ces objets, à la fois copies et modèles, constituent un matériel pédagogique de premier ordre pour la formation artistique et leur production devient pléthorique au XIX^e siècle, en réponse aux demandes des écoles d'art de plus en plus nombreuses. Peu onéreux, facile à mettre en œuvre et parfaitement fidèle à l'original, le moulage en plâtre présente en outre une qualité plastique tout indiquée pour l'exercice du dessin : le plâtre étant un matériau parfaitement blanc et mat, il offre un éventail de nuances très pures relativement simples à reproduire.

Par essence fragiles et utilitaires, délaissés par les nouvelles pratiques pédagogiques depuis les années 1960, ces objets semblaient avoir disparu dans l'indifférence. Rien ne laissait penser ni ne permettait de savoir qu'il restait dans les locaux de l'École un fonds assez important et complètement inédit de plusieurs centaines de tirages, provenant des écoles lyonnaises. Les archives de l'École nationale des beaux-arts de Lyon, très riches, nous ont permis de reconstituer une histoire de ces collections.

Au-delà d'un inventaire, évidemment utile pour évaluer la valeur de ce patrimoine, l'étude des plâtres lyonnais livre une approche plus concrète de la manière dont se

déroulait l'enseignement du dessin, des moyens mis à cette fin par la Ville de Lyon et l'État, de l'évolution du goût et de ce « beau idéal » qui préside au choix des modèles, et enfin des principaux acteurs ayant œuvré pour la formation des jeunes artistes lyonnais.

1756-1805 : les premiers moulages d'après l'antique

École gratuite de dessin (1756-1793)

La première véritable école artistique lyonnaise est l'École gratuite de dessin créée en 1756. À l'instar des nombreuses écoles de dessin fondées en province au XVIII^e siècle, elle a pour objectif de former non seulement des artistes, peintres, sculpteurs et architectes mais aussi et surtout des dessinateurs pour les manufactures locales, en l'occurrence des dessinateurs de fleurs capables de fournir des modèles à l'industrie lyonnaise de la soie, en plein essor, la Fabrique.

La création effective de l'École, soutenue par le marquis de Marigny et placée sous contrôle de l'Académie royale de peinture et de sculpture, est l'aboutissement de longs débats parmi les édiles locaux, pas toujours convaincus de l'intérêt d'une formation jugée trop longue pour des artisans¹. L'enseignement proposé est calqué sur le modèle académique parisien : la base est l'apprentissage du dessin par la pratique de la copie en trois étapes. Dans un premier temps, la copie d'une figure nue en deux dimensions, gravure ou dessin exécuté par les maîtres anciens ou les professeurs, apprend à placer les traits. Ensuite, l'élève copie une œuvre en trois dimensions, ce qui lui apprend à poser les volumes par l'observation de la lumière sur la forme. Dernière étape, le dessin d'après le modèle vivant, nu, avec la difficulté supplémentaire de la couleur de la chair et du mouvement. Dans ces trois étapes, le modèle antique prédomine, référence du « bon goût » inculqué aux élèves dès les premières heures de leur formation.

Cette première école est installée dans une maison située place du Change à Lyon, puis dans un entresol aménagé dans la chapelle du collège de la Trinité. Quels étaient les modèles, dessins, gravures et plâtres alors employés ? Une chose est sûre : tout le matériel fut détruit lors d'une violente émeute, le 27 novembre 1768, à laquelle l'École fut mêlée bien malgré elle. Elle partageait en effet les locaux de la chapelle avec le collège de médecine. Des rumeurs terribles accusaient les membres de ce dernier d'agresser les passants à la nuit tombée et d'enlever les enfants pour s'exercer notamment sur eux à la dissection. En réaction, des habitants en colère du quartier envahirent les lieux et détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent, à l'école de médecine comme à celle de dessin² !

En 1780, l'école devient l'École royale gratuite de dessin. Dotée d'une subvention plus importante de l'État, elle est installée à l'hôtel de ville. Sa direction est confiée au peintre académicien Donnat Nonotte (Besançon, 1708 – Lyon, 1785) puis au peintre Pierre Cogell (Stockholm, 1734 ? – Lyon, 1812).

École de la figure et école de la fleur (1795-1805)

En 1793, un décret de la Convention dissout l'École royale. La même année, la Fabrique, déjà affaiblie par une grave crise sociale, est anéantie par le siège des armées révolutionnaires. Les édiles lyonnais demandent alors l'aide du gouvernement pour

créer une nouvelle école et un musée afin de faire revivre les manufactures. La création, en 1795, d'une École de la figure et de la fleur confiée à Cogell et rattachée à l'école centrale puis au lycée impérial est un début de réponse, centré sur la crise de la Fabrique.

Il faut équiper cette école en matériel d'études et donc en plâtres. Ces années coïncident avec la création de l'atelier de moulage du musée du Louvre en 1795. Les premiers modèles du Louvre sont les antiques les plus célèbres, ceux qui avaient été choisis par Louis XIV pour l'ancienne Académie. L'atelier les diffuse largement par des envois gratuits aux écoles et édifices publics de province. Ainsi les artistes provinciaux peuvent-ils étudier les principaux chefs-d'œuvre de l'Antiquité sans avoir à se déplacer en Italie ni même au musée du Louvre, où les originaux étaient conservés³. En 1802, un tirage du *Laocoon* est ainsi envoyé à Lyon⁴, suivi en 1805 de l'envoi de six autres plâtres : le *Gladiateur*, le *Faune*, la *Pallas de Velletri*, l'*Hercule Farnèse*, le *Germanicus*, et *Castor et Pollux*⁵. D'autres statues étaient déjà présentes avant 1808⁶ : l'*Hermaphrodite Borghèse*, *Silène et Bacchus*, le *Torse antique*, la petite *Vénus accroupie*, et le seul qui ne soit pas antique, l'*Écorché* de Houdon, qui permettait l'apprentissage de l'anatomie.

Création de l'École impériale des beaux-arts (1805)

Cependant, l'école créée ne répondait pas complètement aux attentes des acteurs de la ville, soucieux de former non seulement des dessinateurs de fleurs mais aussi des artistes, qui constitueraient une « école lyonnaise ». Ce n'est qu'en 1805, grâce notamment à l'énergie déployée par Pierre-Toussaint Dechazelle (Lyon, 1752 – Lyon, 1833), peintre et fabricant de tissus, qu'est fondée à Lyon par décret impérial la 4^e École spéciale des arts, après Paris, Dijon et Toulouse⁷. L'accent est mis sur la nécessité de recourir à des modèles relevant du « Beau idéal » caractéristique de l'école de Jacques-Louis David. Dechazelle œuvre aussi bien pour la création de l'École que pour celle d'un musée encyclopédique, afin de fournir des modèles nombreux et choisis aux élèves. À partir de 1807, les deux institutions voisinent au palais Saint-Pierre.

1807-1936 : le recours immodéré aux moulages

Développement intensif de la collection de 1807 à 1850

L'École ouvre le 3 juillet 1807. Elle est alors installée dans le palais Saint-Pierre, ancienne abbaye du XVIII^e siècle désaffectée à la Révolution, qui s'impose rapidement comme le « palais du commerce et des arts ». Après la bourse de commerce, le musée et l'École des beaux-arts, le musée d'Histoire naturelle et d'autres établissements de formation s'y installent tout au long du XIX^e siècle. Elle est située au 2^e étage de l'aile nord, et y reste jusqu'au début du XX^e siècle. Elle se compose alors d'une grande salle autour de laquelle s'articulent les cabinets des professeurs. Une partie de la salle est occupée par les plâtres, donc à disposition immédiate des élèves⁸.

La Classe de peinture de l'École des beaux-arts de Lyon, Jean-Marie Jacomin, 1817, huile sur toile conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon (inv. 2006-3).

Reproduction Alain Basset (Lyon MBA).

Le règlement prévoit que l'enseignement soit dispensé du 1^{er} novembre au 31 août. L'École est alors composée de sept classes ouvertes tous les jours sauf les jeudis et dimanches et selon des horaires déterminés en fonction des saisons. Deux classes permettent de former de futurs dessinateurs pour la Fabrique (classes de peinture de fleurs, de mise en carte, c'est-à-dire l'art de traduire les peintures en carton pour le tissage de la soie), trois autres de futurs artistes (classes de peinture, sculpture, architecture). Soulignons l'ambition artistique lyonnaise et l'empreinte probable de Dechazelle dans le choix des professeurs de peinture et de sculpture, à savoir Pierre Révoil (Lyon, 1776 – Paris, 1852), formé à l'école de David, et le sculpteur Joseph Chinard (Lyon, 1756 – Lyon, 1813). La place du dessin était évidemment centrale pour ces deux éminents professeurs. La classe dite « des principes » semble transversale, les principes du dessin étant justement la pratique de la copie d'après des modèles dessinés et sculptés. Enfin, la classe du modèle – c'est-à-dire le modèle vivant – est encadrée par le professeur de peinture, de sculpture ou de principes en l'absence des deux premiers⁹. Ce premier règlement de 1806 nous paraît trop succinct pour évaluer la place de la copie d'après la bosse dans l'enseignement, mais le contenu de celui-ci se précise les années suivantes, comme l'indique un document descriptif de l'École des années 1830¹⁰.

On y apprend que tous les élèves suivent en première année la classe des principes du dessin pendant un ou deux ans, puis la classe de dessin d'après la bosse, un an, et enfin, d'après nature, pour un an également. Le dessin d'après la bosse est donc pratiqué par les élèves de l'École durant leur deuxième ou troisième année. Après l'année d'étude d'après nature, ceux qui se destinent aux beaux-arts peuvent s'inscrire dans les classes de peinture, sculpture, architecture et, nouveauté, gravure, tandis que les futurs artisans s'orientent vers les classes de peinture de fleurs et de mise en carte. En fin

d'année, des concours sont organisés pour chacune des classes, donnant lieu à des cérémonies officielles de remise des prix.

Étude d'après un plâtre distingué par une 7^e mention, auteur anonyme, non datée, mine de plomb sur papier conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon (inv. 1983-103).

Artiste inconnu / reproduction Lyon MBA.

Le rapprochement des inventaires réalisés au cours des quinze premières années de l'École permet de suivre la croissance rapide du nombre de plâtres : environ cent tirages en 1808¹¹, cent cinquante en 1813¹² plus de deux cents en 1818¹³ et enfin plus de trois cent cinquante à la fin de l'année 1834¹⁴. Des envois réguliers de l'atelier du Louvre, accordés gratuitement (hors frais de transport et d'emballage) par le ministre de l'Intérieur, contribuent à cet enrichissement rapide. Il s'agit essentiellement de grandes statues antiques, dont la moitié répète les pièces déjà présentes à Lyon. Parmi les nouveautés, signalons le *Faune* (ou *Satyre*) au repos du Capitole, l'*Apollon du Belvédère*, la *Vénus accroupie* et le groupe de *Silène et Bacchus*. Les trente-deux statues en plâtre envoyées en 1820 sont en tout cas immédiatement réservées pour un projet de musée des statues ouvert au public. D'abord placées dans l'aile est du 2^e étage – mais les travaux s'étirent en longueur et, en 1825, la salle toujours dépourvue d'éclairage est en réalité inaccessible¹⁵ –, on les retrouve en 1836 au 1^{er} étage de l'aile est, dans une luxueuse galerie aménagée par l'architecte René Dardel (Lyon, 1796 – Condrieu, 1871) où elles sont mêlées à des originaux antiques en marbre dans une muséographie inspirée de la Grèce antique avec un sol en marbre, un plafond à caissons, des murs peints en jaune et les frises du Parthénon à chaque extrémité¹⁶. Cette galerie est la dernière partie du parcours de visite du musée des Beaux-Arts, elle fait suite au musée lapidaire du cloître, au salon des fleurs et à la galerie des tableaux du premier étage.

Le Musée des statues au palais Saint-Pierre, avant 1874, gravure extraite de De Paris à Lyon de Paul Joanne, Librairie Hachette et Cie, 4^e édition, 1873, p. 409.

Tous les modèles en plâtre n'ont pas le même usage à l'École. Les premiers inventaires distinguent bien le type des statues, répliques intégrales de statues célèbres ou bosses regroupées dans le « cabinet des bosses ». On comprend à la lecture des inventaires que ces dernières constituent le matériel d'étude le plus utilisé ; elles semblent localisées dans les espaces dévolus à l'École. Les bustes antiques constituent la plus grande part mais on y trouve aussi des fragments de statues antiques, jambes, pieds, mains, bras, torsos, yeux, nez, etc. Enfin, des moulages d'après le modèle vivant : mains et bras d'homme, de femme ou d'enfant, têtes et pattes d'animaux tels que chien, cheval, lion et même ours ! Apprendre à dessiner la figure, c'était à la fois comprendre l'anatomie – d'où la présence d'écorchés – et comprendre les différentes formes qui composent le corps humain. Pour ce faire, il fallait arriver à faire abstraction de la globalité du corps pour en analyser les détails et les interpréter en formes géométriques. Les nombreux tirages de bouches et d'yeux mentionnés dans les premiers inventaires de l'École constituaient à cet égard un matériel de première importance : une bouche isolée du reste du visage et grossie par rapport à la réalité fournissait à l'œil de l'élève un excellent exercice d'analyse d'une forme devenue abstraite (voir figures ci-après). Une fois ce premier objectif atteint, on poursuivait le travail par l'étude d'un visage complet, des membres, du corps reconstitué. Les mentions du *Laocoon* dans les inventaires successifs montrent bien comment les plâtres sont utilisés pour apprendre à dessiner par fragment. En effet, le groupe est représenté non seulement par deux tirages complets de la statue mais aussi par le torse du père, sa cuisse, ses pieds, sa rotule, le buste du fils cadet et celui du fils aîné.

Étude de bouche et de la base du nez, auteur anonyme, non datée, mine de plomb sur papier conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon (inv. 1983-99).

Artiste inconnu / reproduction Lyon MBA.

Oreille, tirage en plâtre, xix^e siècle (H.30,5 x L.23,5 x P.12 cm), conservé à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

© Sarah Betite, 2019.

La collection est alors composée d'antiques et de moulages pris sur nature. Une exception : la *Porte du Paradis* du baptistère de Florence, par Lorenzo Ghiberti, léguées par la veuve Chinard en 1813¹⁷. Sans doute en décalage avec le goût de l'époque, ce moulage monumental n'a semble-t-il pas été beaucoup utilisé. La Renaissance n'est présente dans les fonds de l'École qu'à partir des années 1840, grâce à l'énergie déployée par le peintre Claude Bonnefond (Lyon, 1796 – Lyon, 1860), professeur de la classe de peinture et surtout directeur de l'École. Lors de sa nomination en 1831, Bonnefond écrit au maire :

La plus grande partie des bons modèles que possédait la classe des principes depuis 1808 sont usés par un si long service, beaucoup ont été remplacés par des gravures qui par leur style et leur genre de travail, peuvent être bonnes à orner un boudoir, mais non à servir de principe à des étudiants [...], d'où il résulte que le professeur de la classe de la figure ne reçoit que des jeunes gens qui, après avoir passé deux ou trois années dans la classe des principes, arrivent avec une main exercée seulement à faire des hachures ou du pointillé, sans avoir la moindre notion de ce qui constitue la science du dessin¹⁸.

Bonnefond s'affaire pour renouveler la collection et obtenir spécifiquement ce qui manque dans le fonds de l'École : les figures des frontons du Parthénon et de divers monuments d'Athènes, les moulages d'ornements d'après l'antique rassemblés par l'architecte Léon Dufourny (Paris, 1754 – Paris, 1818) et, surtout, il fait entrer la Renaissance italienne et la Renaissance française, dans une vision encyclopédique de l'histoire de la sculpture¹⁹. Il obtient de nouveaux envois importants de l'État et engage des commandes de tirages à Paris, en Grèce et en Italie. On trouve notamment parmi ses commandes, en 1842²⁰, un nouveau tirage de la *Porte du Paradis*, longtemps exposé dans une salle placée à l'extrémité de la galerie des statues, ce qui semble indiquer que le premier tirage, provenant du legs Chinard, avait alors disparu des collections.

Salle des acquisitions et dons récents dans la travée sud de l'ancien musée des statues, auteur anonyme, vers 1914, photographie conservée au musée des Beaux-Arts de Lyon, archives de la Conservation. Sur le mur de droite se tient le moulage de la *Porte du Paradis* de Lorenzo Ghiberti.

Reproduction Gérard Bruyère (Lyon MBA).

En outre, Bonnefond s'attache à entretenir les plâtres. Micheli, mouleur, est sollicité entre 1838 et 1844 pour toutes sortes de travaux : déplacer les moules, « raccommoder » et nettoyer les moulages, fournir des moules, des épreuves, du plâtre et du fer. Les moules et épreuves demandés à Micheli sont des fragments de statues antiques habituelles, des ornements, bustes et écorchés. De 1848 à 1850, un certain Venanzio apparaît pour le même type de travail²¹. Malheureusement, aucun inventaire complet n'existe pour les années où Bonnefond dirige l'École, et il est difficile d'évaluer la quantité de bosses alors réunies. L'inventaire de 1820 comporte bien plusieurs ajouts jusqu'en 1834, mais il n'était certainement pas complet – on sait par exemple que les moulages de la *Frise des Panathénées* étaient déjà présents alors qu'ils n'apparaissent pas à l'inventaire. Une description de l'École datant du directorat de Bonnefond indique, pour « l'entrepôt des bosses : différentes figures en plâtre, figures entières, groupes, têtes, mains, pieds, etc. dont on ne peut donner une énumération exacte²². »

1850-1900 : glissement des beaux-arts vers les arts décoratifs

Les envois gratuits de l'État, officiellement bloqués dans les années 1820 par souci d'économie reprennent de plus belle au tournant des années 1850. L'ambition d'améliorer et de développer les formations en arts décoratifs semble prendre de l'ampleur dans ces années. Ainsi, l'affiche de rentrée de l'École en 1851 intègre à la classe de sculpture l'ornement, le modelé appliqué à la marbrerie, l'orfèvrerie, les bronzes, les stucs, etc.²³. L'année suivante, un arrêté municipal décide de réunir la

classe des principes et celle des bosses en une seule, réduisant ainsi la part de la formation initiale traditionnelle au profit d'un apprentissage plus rapide :

L'enseignement se composera des premiers principes du dessin et de l'étude d'après le plâtre. Les élèves qui auront acquis dans l'une ou l'autre des deux divisions l'instruction nécessaire passeront immédiatement dans la classe de la figure d'après le modèle vivant²⁴.

Quant aux modèles, l'Antiquité semble être moins prédominante et l'envoi de l'État de 1850 contient exclusivement des moulages d'architecture²⁵. Dix ans plus tard, l'école lyonnaise reçoit un ensemble de moulages d'une valeur de 2 500 francs puis un complément d'une valeur de 540 francs en 1866²⁶. S'agit-il toujours de modèles d'ornements ? La liste en fait défaut.

Ce tournant que l'on perçoit à l'École des beaux-arts est lié au contexte général de relance des arts appliqués à l'industrie. L'Exposition universelle de 1851 qui se déroula au Crystal Palace à Londres avait en effet démontré l'infériorité des Français sur les Anglais dans ce domaine précis. Léon de Laborde, qui y avait représenté la France, rédige un rapport en 1856 prônant le rétablissement du goût de la tradition dans les arts décoratifs, et réaffirme la nécessité de l'apprentissage du dessin dans les enseignements du primaire et les enseignements professionnels²⁷. La commission dirigée par le philosophe et archéologue Félix Ravaisson (Namur, 1813 – Paris, 1900) est chargée de définir la méthode d'enseignement dans les lycées. Ce travail donne lieu à l'édition d'un ouvrage qui paraît par livraisons pendant vingt ans : *Les Classiques de l'art, modèles pour l'enseignement du dessin publiés sous les auspices du ministre de l'Instruction publique*²⁸. Cet ouvrage largement diffusé donne le ton, prônant la difficulté croissante des sujets proposés et réaffirmant les principes académiques du dessin. Les modèles évoluent, la photographie complète la gravure, et la part des célèbres antiques romains diminue au profit de l'art grec et d'exemples de la nature. Des moulages d'antiques sont ainsi proposés dans les lycées pour accompagner l'enseignement du dessin. Une carte postale du lycée Notre-Dame des Minimes à Lyon montre justement la présence d'antiques, des bustes en l'occurrence, dans la salle du cours de dessin.

Lyon - Institution Notre-Dame des Minimes - Salle de dessin

Lyon. *Institution Notre-Dame des Minimes. Salle de dessin*, auteur inconnu, vers 1894-1920, carte postale conservée aux Archives municipales de Lyon (cote 4 FI 3665).

Reproduction Archives municipales de Lyon.

Plus spécifiquement, l'humiliation ressentie lors de l'Exposition universelle de 1851, qui n'attribue de grande médaille à aucun des fabricants de soie lyonnais, provoque une réaction immédiate : la création d'un nouveau musée d'Art et d'Industrie, afin de stimuler la formation des professionnels, aujourd'hui devenu le musée des Tissus et le musée des Arts décoratifs. Diverses écoles professionnelles se créent. Il y avait déjà, depuis 1836, l'école de La Martinière, qui proposait un enseignement technique gratuit faisant une large part au dessin. L'utilisation de modèles moulés de fragments d'architecture, de bustes et de statues y est mentionnée en 1846²⁹. En 1869, l'École des beaux-arts de Lyon reçoit par erreur une livraison de moulages en provenance de l'atelier de l'École des beaux-arts de Paris, destinés à la « Société d'instruction primaire pour son cours de dessin professionnel »³⁰. Elle contient près de soixante articles, reliefs, bustes et fragments d'antiques, têtes d'animaux moulés sur nature et enfin statues réduites d'après les antiques. Ainsi l'*Apollon du Belvédère*, le *Germanicus*, la *Vénus Médicis*, l'*Enfant à l'oie*, l'*Arès Borghèse* ou encore la *Diane de Gabies*, que l'on trouve tous en grandeur réelle à l'École des beaux-arts, figurent en format réduit dans les écoles professionnelles grâce aux procédés mis au point par Frédéric Sauvage et Achille Collas. À quelle école ces soixante moulages étaient-ils destinés ? Il pourrait s'agir de la Société d'enseignement professionnel du Rhône (SEPR), créée en 1864 par le soyeux Barthélémy-François Arlès-Dufour (Sète, 1797 – Vallauris, 1872), cette dernière entendant donner un enseignement général et technique aux ouvriers. Deux cours de dessins d'ornement y sont dispensés dans les années 1860³¹.

L'École des beaux-arts, quant à elle, développe à partir de 1876 des cours spécifiques dédiés aux ouvriers et aux apprentis dans trois écoles municipales de dessin. À la fin du XIX^e siècle, on en compte sept, cinq à destination des garçons et hommes adultes (l'école du Petit-Collège, des Brotteaux, de la Croix-Rousse, de la Guillotière et de Vaise) et deux pour les jeunes filles et demoiselles (quai Saint-Antoine et rue Sainte-Catherine). Ces écoles disposent de plâtres elles aussi : l'école de la Croix-Rousse en commande

notamment à l'atelier du Louvre en 1878-1879³², l'école Sainte-Catherine en reçoit en 1888³³.

Léon Charvet (Lyon, 1830 – Paris, 1916) dut jouer un rôle certain dans le recours aux plâtres pour l'enseignement des arts décoratifs à la fin du XIX^e siècle. En tant que professeur d'art décoratif à l'École des beaux-arts de 1868 à 1884 tout d'abord, il contribue à faire entrer des tirages d'après des motifs végétaux d'époque médiévale³⁴. Puis, en tant qu'inspecteur des écoles d'art, ses rapports militent « pour l'enseignement de l'art industriel qui trouverait dans le passé des modèles pour l'avenir³⁵ ». C'est en effet à la suite de ses remarques que le ministre de l'Intérieur envoie gracieusement des plâtres aux écoles municipales de dessin de Lyon et à l'école La Martinière dans les années 1880³⁶.

Au sein de l'École des beaux-arts, il devient difficile de suivre la trace des plâtres. Camille Edme Martin-Daussigny (Bordeaux, 1805 – Lyon, 1878), directeur du musée à partir de 1870, souhaite réhabiliter la salle des statues de Dardel, fermée au public depuis le début des années 1860³⁷. Cependant, ce musée doit rapidement céder la place au nouveau musée formé par la donation de tableaux du soyeux Jacques Bernard (Alès, 1795 – Lyon, 1890). Les plâtres descendent donc au rez-de-chaussée de l'aile sud, dans les anciennes cuisines et salle du chapitre et forment un nouveau « musée de sculpture » avec d'autres œuvres, originales celles-ci³⁸. Les plâtres concernés par ce déménagement sont au nombre de cinquante. Ce sont en grande partie des statues envoyées par le gouvernement en 1820³⁹. Elles sont retirées en 1886, le musée préférant désormais ne retenir que des œuvres originales et centrées sur les périodes médiévale et Renaissance.

Quant aux bosses d'étude, elles continuent de s'enrichir. Ainsi, un atelier de moulage faisant partie de l'École est attesté en 1888. Il réalise des moules d'après certains antiques conservés au musée, les reliefs du Parthénon ou encore la statue de Germanicus⁴⁰. L'atelier de l'Union centrale des arts décoratifs, créé en 1883 à Paris dans le but de fournir des modèles peu onéreux aux ouvriers, écoles d'art et industriels afin de lutter contre « l'enlaidissement des produits de la vie courante sous l'effet de l'industrialisation massive⁴¹ », devient un nouveau fournisseur de l'école lyonnaise. Une commande importante lui est adressée en 1895 : une trentaine de tirages, reliefs ou fragments de statues, exécutés d'après quelques œuvres du XIX^e siècle, et surtout quantité de reliefs ornementaux pris sur des monuments de la Renaissance française et au palais de l'Alhambra⁴². Une seconde commande est attestée en 1901⁴³. L'atelier de moulage du musée de sculpture comparée, créé en 1882 au Trocadéro, envoie également en masse des plâtres aux écoles de province, diffusant exclusivement des éléments de la statuaire médiévale. Ainsi voit-on arriver à Lyon vers 1909-1910 un ensemble de « moulages de sculptures des XII^e, XIII^e et XIV^e siècle⁴⁴ ». Nous n'avons pas retrouvé d'inventaire de l'École pour cette période et il est évidemment difficile d'estimer le nombre de plâtres alors conservés. La fin du XIX^e siècle est en tout cas marquée par l'intérêt nouveau pour les périodes médiévales et modernes aux dépens du goût pour l'antique qui avait longtemps prévalu.

Déménagements successifs et déclin des moulages au XX^e siècle

Des Chartreux à la rue Neyret (1936-2007)

En 1936, l'École est transférée temporairement à l'École textile, cours des Chartreux, sur les pentes de la Croix-Rousse. En 1954, après la démolition de la caserne où avaient été déplacés une partie des ateliers, commence la construction de la nouvelle École nationale des beaux-arts, rue Neyret, où elle emménage en 1960. Dans les deux sites, les moulages semblent conservés dans un entrepôt fermé et bénéficient d'un inventaire régulièrement mis à jour entre 1955 et 1969⁴⁵. On compte environ deux cents numéros, beaucoup d'articles étant en double ou en triple exemplaire. Deux nouvelles catégories de modèles font leur apparition : des œuvres d'Égypte et d'Orient. Les moulages médiévaux et modernes sont désormais majoritaires par rapport aux antiques, dont la plupart semble avoir disparu. Une commande est adressée en 1963 à un mouleur indépendant pour les tirages de deux *Vièrges folles* du portail de la cathédrale de Strasbourg. Un rapport d'inspection de 1963-1964 indique que les moulages sont nombreux et bien entretenus, dans une salle qui leur est affectée. Le rapport de 1965-1966 souligne la présence d'un mouleur chargé d'entretenir les plâtres. Ces plâtres sont apparemment utilisés essentiellement pour les certificats d'aptitude à une formation artistique supérieure (Cafas)⁴⁶. Certains sont tout de même quotidiennement exposés à la vue des élèves, dans le couloir central de l'École. On reconnaît sur la photographie de l'École, cours des Chartreux, les reliefs du Parthénon et quelques tirages d'antiques, notamment *Hermès rattachant sa sandale*, longtemps appelé *Cincinnatus*, au fond de la galerie.

Les Chartreux, couloir de l'École, auteur anonyme, (entre 1936 et 1960), photographie conservée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

Reproduction École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

La présentation est presque similaire quelques années plus tard rue Neyret, mais la photographie ci-dessous montre les statues largement repeintes et travesties par les étudiants pendant Mai 68. L'*Hermès* est devenu footballeur. Après cette date, les plâtres, devenus synonymes d'un académisme honteux, sont bannis des cours officiels de l'École. Mais la pratique persiste pour les étudiants du cycle d'initiation, et la collection se maintient. En 1978, le directeur évoque une collection d'environ trois cents pièces et la présence d'un restaurateur pour les entretenir⁴⁷. Peu après 1984, les plâtres sont entreposés à côté de l'École, dans l'église du Bon-Pasteur, tout juste désaffectée. Ils y subissent dégradations et vols, jusqu'à leur déménagement vers les Subsistances, dans les années 2000.

Couloir de l'École des beaux-arts de Lyon en mai 1968 avec ses grandes rondes-bosses repeintes par les étudiants, René Basset, photographie conservée à la bibliothèque municipale de Lyon (cote P 0163 09159).

© photo René Basset (Bibliothèque municipale de Lyon).

Les Subsistances et le dépôt de Perrache

Bien que très abîmés et dépréciés, tous les tirages n'ont pas été éliminés des collections de l'École. Il subsiste dans le pôle Volume de l'École, sur le site des Subsistances, une centaine de plâtres anciens. Un bel ensemble des frises du Parthénon accroché aux murs de la salle, quelques reliefs décoratifs suspendus dans un bureau et quelques bustes au-dessus de la porte d'entrée, six ou sept statues en très mauvais état – dont l'une des *Vierges folles* repeinte par les étudiants de 1968 – et deux racks pleins à craquer de bustes, reliefs décoratifs et figures du Parthénon restituent aujourd'hui l'histoire mouvementée de la collection.

Six reliefs issus des frises du Parthénon accrochés au mur du pôle Volume de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. Tirages en plâtre portant le cachet d'Alexandre Desachy, (xix^e siècle), chaque relief mesurant environ H.105 x L.132 x P.10 cm, conservés à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

© photo Sarah Betite, 2019.

Deux *Vierges folles* de la cathédrale de Strasbourg conservées au pôle Volume de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, tirages en plâtre, 1963-1968 (env. H.164 x L.47 x P.40 cm).

© photo Sarah Betite, 2019.

Rack contenant divers tirages en plâtre entreposés au pôle Volume de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

© photo Sarah Betite, 2019.

Sur le site excentré de Perrache appartenant à l'École est conservé un autre fonds de tirages en plâtre, plus important et dans un meilleur état de conservation mais *a priori* moins prestigieux. Il s'agit d'environ deux cents plâtres ayant certainement été utilisés pour les écoles municipales de dessin. Beaucoup de moulages de statues antiques et de Michel-Ange s'y trouvent mais ce sont tous des versions réduites. On y trouve aussi quantité de bustes, de reliefs et quelques fragments qu'on est tenté de rapprocher des premiers inventaires (un œil, une bouche, un pied et une jambe antiques). Ces tirages sont utilisés aujourd'hui pour les cours d'illustration de l'École des beaux-arts, et pour les pratiques artistiques amateurs animées par l'ENSBA.

Vue générale du dépôt des plâtres à Perrache, École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.
© photo Sarah Betite, 2019.

Le musée des Moulages de l'université Lumière-Lyon-2 : dernière collection lyonnaise de plâtres ?

Selon le mémoire réalisé en 1975 par Gilles Chomer et Charlette Franck⁴⁸, certains moulages de l'École seraient restés au palais Saint-Pierre lors de son déménagement en 1936. Ils auraient ensuite été rassemblés avec les moulages de la collection du musée des Beaux-Arts et envoyés, à une date indéterminée, au musée des Moulages de l'université. Il n'existe aucune documentation sur ce don ou dépôt mais les cachets de l'École des beaux-arts sont visibles au revers des moulages. On compte ainsi dans les collections du musée des Moulages cent vingt tirages portant ce tampon. Il s'agit le plus souvent de chapiteaux ornés de végétaux et de reliefs ornementaux de provenances diverses, mais qui présentent l'avantage de montrer des exemples convaincants de rinceaux, d'entrelacs, de grotesques et même de motifs islamiques – les fameux reliefs de l'Alhambra⁴⁹. Quelques séries de reliefs historiés se démarquent, notamment les reliefs exécutés par Pierre Bontemps pour le soubassement du tombeau de François I^{er} à Saint-Denis (inv. M371 à M406).

Cachet de l'École des beaux-arts au revers du moulage des reliefs de Pierre Bontemps pour le soubassement du tombeau de François I^{er} à Saint-Denis, fin du XIX^e siècle, tirages en plâtre conservés au musée des Moulages de l'université Lumière-Lyon-2.

© photos Sarah Betite, 2019.

Inauguré en 1899, le musée des Moulages de l'université de Lyon appartient alors à la faculté des lettres et il est utilisé par la chaire d'archéologie puis par celle d'histoire de l'art. Ses collections sont très différentes de celle de l'École des beaux-arts, les statues sont présentées dans leur intégrité et forment avec ses nombreux reliefs un ensemble cohérent du point de vue des fouilles réalisées en Grèce, en Italie et en Turquie à la fin du XIX^e siècle. Le public extérieur est admis à certains horaires. Dessinateurs et photographes sont exceptionnellement acceptés en semaine sur autorisation du directeur. Une cinquantaine d'autorisations sont délivrées pour l'année 1902-1903⁵⁰. Le musée des Moulages, dépositaire d'une collection de plus de 1 600 tirages en plâtre, dont 200 sont exposés, attire aujourd'hui encore un public fidèle et assez nombreux de dessinateurs désirant poursuivre la tradition du dessin « d'après la bosse ».

NOTES

1. CHARVET Léon, « Recherches sur l'organisation de l'enseignement de l'École publique de dessin de Lyon au XVIII^e siècle (1756-1793) », Réunion des sociétés savantes des départements à la Sorbonne. Beaux-arts, 1879, p. 170-183.
2. MONFALCON Jean-Baptiste, *Histoire de la ville de Lyon*, Lyon, Guilbert et Dorier, 1847, vol. 2, p. 825.
3. RIONNET Florence, *L'Atelier de moulage du musée du Louvre (1794-1928)*, Paris, Réunion des musées nationaux, coll. « Notes et documents des musées de France », 1996.

4. Lettres du ministre de l'Intérieur Chaptal aux administrateurs du Musée central du 16 thermidor an 10 (4 août 1802), 14 vendémiaire an 11 (6 oct. 1802) et 11 ventôse an 11 (2 mars 1803) (AN, 2015 0043/9).
5. Lettre du ministre de l'Intérieur Chaptal au directeur du musée Napoléon, 11 ventôse an 13 (2 mars 1805) (AN, 2015 0043/9).
6. Musées Gadagne, fonds Charvet (N 484 : fiches d'inventaire des moulages de l'École [avant 1818]).
7. CHAUDONNERET Marie-Claude, « L'enseignement artistique à Lyon. Au service de la Fabrique ? », in RAMOND Sylvie, BRUYÈRE Gérard, WIDERKEHR Léna (dir.), *Le Temps de la peinture. Lyon 1800-1914*, catalogue d'exposition (Lyon, musée des Beaux-Arts, 20 avril – 30 juillet 2007), Lyon, Fage éditions, 2007, p. 29-35 ; TRÉNARD Louis, « Un notable lyonnais pendant la crise révolutionnaire : Pierre-Toussaint Dechazelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 5, n° 3, 1958, p. 201-225 [disponible en ligne], https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1958_num_5_3_3311 [lien valide en septembre 2020].
8. CHAMBET Charles-Joseph, *Guide de l'étranger à Lyon, ou Description des curiosités, des monuments et des antiquités que cette ville renferme*, Lyon, Chambet, 1818.
9. Premier règlement de l'École spéciale de dessin, 1806 (archives municipales de Lyon [AM Lyon], 84 WP 22-5).
10. Description de l'organisation de l'École royale des beaux-arts [non datée] (AM Lyon, 84 WP 22-5).
11. 1808 *Inventaire général des objets d'art et de sciences renfermés dans le Palais de Saint-Pierre suivi de celui du mobilier de l'École spéciale et du conservatoire des arts* (AM Lyon, 78 WP 9).
12. 1813 *Conservatoire des arts Inventaire* (AM Lyon, 78 WP 9).
13. *Ibid.*
14. *Registre contenant l'inventaire exact de tous les objets existants dans le Palais du commerce et des arts Bâtiment de St Pierre Mars 1820* (Documentation du musée des Beaux-Arts de Lyon).
15. Procès-verbal de l'assemblée des professeurs de l'École des beaux-arts, 15 janvier 1825 (AM Lyon, 84 WP 22-4).
16. DUREY Philippe, « Le Palais Saint-Pierre et ses muséographies : éléments d'histoire (1^{re} partie) », *Bulletin des musées et monuments lyonnais*, n° 3, 1995, p. 2-51.
17. 1813 *Conservatoire des arts Inventaire* (AM Lyon 78 WP 9)
18. Lettre de Bonnefond, 1^{er} juin 1831 (AM Lyon, 84 WP 22-6).
19. Correspondance de Claude Bonnefond et pièces comptables de 1834 à 1844 (AM Lyon, 84 WP 22-6).
20. CHOMER Gilles, « Maîtres italiens, élèves de Lyon », in *Quattrocento. Italie 1350-1523. Peintures et sculptures du musée des Beaux-Arts de Lyon*, catalogue d'exposition (Lyon, musée des Beaux-Arts, 19 novembre 1987 – 3 avril 1988), Lyon, musée des Beaux-Arts, 1987, p. 140 et note 6.
21. 17 factures de Micheli et 5 de Venanzio, de 1838 à 1850 (AM Lyon, 84 WP 22-6).
22. AM Lyon, 84WP22-5.
23. AM Lyon, 84 WP 22-5.
24. Arrêté municipal, 17 mars 1852 (AM Lyon, 84 WP 22- 2).
25. Lettre du ministre de l'Intérieur au maire de Lyon, 10 juin 1850 (AM Lyon, 84 WP 22-6).
26. Correspondance entre le ministre des Beaux-Arts et le maire de Lyon (1859 – 1866), arrêté du maire de 1864 concernant le règlement des frais de transport et d'emballage (AM Lyon, 84 WP 22-6).
27. LABORDE Léon de, *Travaux de la commission française sur l'industrie des nations, publié par ordre de l'Empereur. Exposition universelle de 1851*, Paris, Imprimerie impériale, 1856 ; LABORDE Léon de, *De l'union des arts et de l'industrie ?* Paris, Imprimerie impériale, 1857. Le comte de Laborde (1807-1869) fut conservateur chargé de collections du Moyen Âge, de la Renaissance et des Temps modernes au Louvre de 1849 à 1854.

28. MEKOUAR Mouna, « Étudier ou rêver l'antique. Félix Ravaisson et la reproduction de la statuaire antique », *Images Re-vues. Histoire, anthropologie et théorie de l'art*, n° 1, « Théories », 2005 [en ligne], <http://journals.openedition.org/imagesrevues/222> [lien valide en septembre 2020].
29. Arrêté du ministère de l'Intérieur, 30 juin 1846 (AN, F21 553-555), cité in CHOMER Gilles & FRANCK Charlette, « Le Musée des moulages d'art médiéval et moderne de l'université Lyon-II. Inventaire sur fiche, situation actuelle », *mémoire de maîtrise*, 1975.
30. Mémoire de Desachy, 1869 (AN, F/21/0407, dossier 16).
31. Document daté des environs de 1868 (AM Lyon, 84 WP 22-5).
32. RIONNET Florence, *op. cit.*, annexe 5.
33. Lettres du préfet au maire de Lyon, 8 juin 1888 (Archives du département du Rhône de la Métropole de Lyon, 4T56).
34. Lettre d'un particulier prêtant à Charvet ses moulages (musée Gadagne, fonds Charvet, n° 436).
35. PÉREZ Marie-Félicie, [notice] « Charvet, Léon », INHA.fr [en ligne], <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/charvet-leon.html> [lien valide en septembre 2020].
36. Lettres du ministre au préfet 2 juillet 1881 et 7 juin 1884 (Archives du département du Rhône et de la Métropole de Lyon, 4T56).
37. Rapport sur le musée des Beaux-Arts adressé par le nouveau directeur, E.-C. Martin-Daussigny, au préfet, 1870 (AM Lyon, 78 WP 001).
38. MARTIN-DAUSSIGNY Edme-Camille-Martin, *Les Travaux et les jours d'un directeur des musées de Lyon. Journal inédit (1872-1878) d'Edme-Camille Martin-Daussigny (1805-1878), peintre et archéologue, conservateur des musées archéologiques puis directeur des musées de Lyon*, Lyon, Livres EMCC [Édition média conseil communication], 2014.
39. Rapport non daté de Martin-Daussigny, directeur du musée des Beaux-Arts de 1870 à 1878, au préfet au sujet des locaux du rez-de-chaussée (AM Lyon, 78 WP 12).
40. Inventaire de l'École des beaux-arts, 1888-1892 (AM Lyon, 2509 WP 25).
41. RIONNET Florence, *op. cit.*
42. Commandes de l'École des beaux-arts, 30 mars, 9 avril et 24 mai 1895 (Ucad, D4/52). Le monument avait été étudié par l'architecte Owen Jones qui publia en 1842 et 1845, l'ouvrage *Plans, elevations, sections and details of the Alhambra*.
43. Lettre du Ministre au Préfet informant de l'envoi d'un lot de moulages commandés à l'UCAD pour l'ENBA de Lyon, 1901 (Archives du département du Rhône de la Métropole de Lyon, 4T56).
44. Échange de courriers entre le maire de Lyon et le préfet du Rhône, 1908-1909 (Archives du département du Rhône et de la Métropole de Lyon, 4T65).
45. Inventaire, 1955-1969 (AM Lyon, 2509 WP 26).
46. Rapport de rapport d'inspection de Charles Mathonat (1964) et de Daniel Octobre (1966), École nationale des beaux-arts (AM Lyon, 189 WP 10).
47. Lettre du directeur de l'ENBA Philippe Nahoum au conservateur MuMo M. Ternois, 1978 (archives de l'université Lumière Lyon 2, MuMo 014) ; Fax de Marie-José Brun (bibliothèque ENBAL) et O. Balandraud (musée des Moulages), 2000 (archives de l'université Lumière Lyon 2, MuMo 014).
48. CHOMER, Gilles et FRANCK, Charlette. *Op. cit.*
49. Nous remercions personnellement Lina Roy pour nous avoir signalé ce fonds d'objets appartenant au musée.
50. MORINIÈRE Soline, « Laboratoires artistiques. Genèse des collections de tirages en plâtre dans les universités françaises (1876-1914) », thèse de doctorat d'histoire de l'art soutenue à l'université Bordeaux-Montaigne (Bordeaux, 2018), p. 298.

RÉSUMÉS

La première véritable école artistique lyonnaise est l'École gratuite de dessin, créée en 1756. Elle doit former aussi bien des artistes que des dessinateurs de fleurs pour l'industrie locale de la soie. En 1807 naît l'École impériale des beaux-arts de Lyon qui voisine avec le musée des Beaux-Arts au palais Saint-Pierre. Après plusieurs déménagements et une réorientation profonde dans les années 1970, l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon se fixe sur le site des Subsistances, quai Saint-Vincent, en 2007. Au XIX^e et au XX^e siècles, plusieurs établissements d'enseignement professionnel artistiques se développent à Lyon, en parallèle avec l'École des beaux-arts. Les tirages en plâtre constituent des outils pédagogiques de premier ordre pour ces formations basées sur le modèle académique mais leur provenance, leur nombre, leurs modèles, leur répartition sont aujourd'hui méconnus. Il reste cependant un fonds de plusieurs centaines de tirages conservés par l'ENSBA. Une partie est actuellement conservée au musée des Moulages de l'université Lumière-Lyon-2.

Cet article propose de donner un aperçu de l'histoire matérielle des plâtres ayant été utilisés à Lyon pour l'enseignement du dessin, de tenter d'en comprendre les enjeux pédagogiques et économiques. Cette étude permettra d'une part de recenser, localiser et comprendre l'origine des vestiges existants dans un souci de patrimonialisation, d'autre part d'évaluer l'importance et la spécificité des collections lyonnaises dans un cadre plus large.

The first real art school in Lyon is the Free Drawing School, created in 1756. This school had to train both artists and draughtsmen who would be drawing flowers for the local silk industry. The École impériale des beaux-arts de Lyon was opened in 1807, next to the Fine Arts Museum at the Palais Saint-Pierre. After moving several times and undergoing a radical reorientation in the 1970s, the École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon settled on Les Subsistances, next to the Quai Saint-Vincent. During the 19th and 20th centuries, many professional art teaching establishments were developed in Lyon, in addition to the School of Fine Arts. The plaster casts are first-class pedagogical tools for these teachings based on the academic model, but their origins, their number, their models and their distribution are now poorly known. However, there remains a gallery of hundreds of casts kept by the ENSBA. A part of it is now kept at the Musée des Moulages of the Lumière-University Lyon-2.

This article aims to offer a preview of the material history of the plaster casts that were used in Lyon to teach drawing, and to understand their pedagogical and economical stakes. This study will allow on one hand us to count, localise and understand the origins of the existing vestiges for work of national heritage, and on the other, to evaluate the importance and the specificity of the Lyon collections on a wider scale.

INDEX

Keywords : School of Fine Arts, Lyon, casts, editions, models, plaster, teaching, drawing, decorative arts, fine arts, antique, Middle Ages, Renaissance

Mots-clés : École des beaux-arts, Lyon, tirages, moulages, plâtre, enseignement, dessin, arts décoratifs, beaux-arts, antique, Moyen Âge, Renaissance

AUTEUR

SARAH BETITE

Attachée de conservation du patrimoine responsable du musée des Moulages de l'université
Lumière-Lyon-2, doctorante en histoire de l'art à l'université Lumière-Lyon 2.